

GAUDENZ BADRUTT

GANGLIONS

AUSSENRAUM RECORDS AR-LP-012

On ressent dans ce disque de l'artiste suisse Gaudenz Badrutt une grande maîtrise du feedback dans une lutte physique, au corps au corps, bestiale et virulente, où toujours règne un danger sournois et bouillonnant. Et paradoxalement cette lutte nourrit cette créature sensée être combattue. C'est un laboratoire d'où s'échappent des expériences peu orthodoxes sur des organismes vivants, aux frontières du live et de la composition. Et ça se cherche dans l'abstraction de l'électricité pour d'un seul coup exploser dans une rythmique infernale que l'auteur ose rappeler comme un thème récurrent. De cette machinerie éventrée surgissent cris et voix comme autant de tentatives de survie, ou de prières oppressées pour sortir indemne de cet enfer. Et l'on sait, depuis Eurydice, la tâche difficile. Quittant une imagerie quelque peu dantesque, on pourra aussi comparer le dispositif d'échantillonnage en direct de Gaudenz Badrutt à un réseau de nerfs sensitifs où chaque micro action a une répercussion sur le reste de la chaîne. Et on pourra ainsi inscrire ce travail électroacoustique dans la grande tradition d'une démarche ouverte par des musiciens tels David Tudor ou David Behrman.

In R&C 123 – Mars 2020

BLADDER FLASK

ONE DAY I WAS SO SAD THAT THE CORNERS OF MY MOUTH MET & EVERYBODY

THOUGHT I WAS WHISTLING

SONORIS, CD, SNS-21CD / LP, SNS-21LP

L'avantage des rééditions - quand elles évitent de noyer le marché du disque avec toujours la même musique mais sous un format différent et/ou avec un autre mastering - c'est de découvrir un truc qu'on avait zappé à l'époque de sa parution, parce que très peu d'info, ou du fait d'un tirage super limité ou tout simplement parce que nos oreilles et donc notre écoute changent avec les années. C'est aussi le travail d'un label qui veut remettre en avant une perle rare, raccrocher le chaînon manquant, au lieu de se remplir les poches. Sorti initialement en 1981 - la même année sortaient *Insect & Individual Silenced* de Nurse With Wound, *Songs For Swinging Larvae* de Renaldo & The Loaf, *The Crypt - 12th June 1968* d'AMM (je dis ça je dis rien) - je n'ai aucun souvenir de ce disque que donc je découvre ici. Il s'agit des premières ou quasi, expériences musicales des frères Rupenus, Philip et Richard, plus connus ensuite avec leur projet d'anti-music The New Blockaders. Si ce dernier avait vraiment une approche bruitiste et destructrice, Bladder Flask est finalement très musical mais dans un n'importe quoi insensé, un détournement et une manipulation de la musique aussi audacieuse qu'éprouvante. Est-ce joué live ou piqué sur des enregistrements extérieurs ? Il y a certainement des deux et tout ça passe souvent dans les méandres de l'enregistrement magnétique, ses possibilités de réinjection et de vitesse transformée. L'accumulation stratifiée d'éléments aussi divers que des voix, de la radio, du feedback, des jams instrumentales, des cris et des pleurs, crée comme des états modifiés de conscience où l'on se croie dans un rêve ou sous trip. On peut évidemment en appeler à DADA et aux Surréalistes, mais on peut aussi éviter ces connections trop faciles et parler d'un disque rare, sans compromis et à l'échec commercial garanti !!!

PS : Le CD comprends de long bonus tracks, morceaux inédits de la même époque, et comme le vinyl, il est accompagné d'un texte compilation de diverses chroniques de l'époque, rendu impossible à lire dans son intégralité par l'addition d'images !

In R&C 135 – Mars 2023

AUDREY CHEN

RUNT VIGOR

KARL RECORDS KR046 - 2018

Audrey Chen joue du violoncelle, de la voix et de l'électronique.

Ici il est surtout question de voix. D'une voix qui reste volontairement dans les méandres du larynx, qui refuse l'expulsion comme un dispositif électroacoustique retourné sur lui-même ; des bruits de bouche, de la bave en ébullition, franchissant le mur de l'abstraction pour devenir sonneries de crapauds, fréquences électromagnétiques, ou oscillateur analogique.

Puis ça parle, le mot apparaît ou plutôt ses fragments comme la révélation d'un organe jaillissant. Les cordes viennent battre le temps, tisser la toile pour y déposer ces gémissements encore humides et l'électronique fait la météo.

La voix est un instrument introspectif qui, souvent, dévoile la personnalité de la bouche qui la projette dans une mise à nue parfois délicate à partager.

Nous ne sommes pas ici dans les replis d'un canapé de psychanalyste mais dans un réel moment de bonheur sonore enregistré par Koenraad Ecker et Roy Carroll, mixé par Richard Scott, masterisé par Rashad Becker et graphiquement enveloppé par Id M Theft Able.

« Runt Vigor » crée ce lien utile entre avant-gardes des seventies (genre Joan LaBarbara et ses « Early Immersive Music ») et expériences actuelles où la voix se mue en une électronique caméléonienne.

In R&C 118 – Décembre 2018

RUDOLF EB.ER/WILL GUTHRIE

HILT

FRAGMENT FACTORY, LP, FRAG54 – 2022

Le premier a redonné ses lettres de noblesse à la performance corporelle issue des actionnistes viennois. Le second a redonné vie à la batterie loin du diktat réductionniste, explorant rythmes et cultures avec des méthodes stakhanovistes. Leur attirance respective pour certaines musiques tribales et le shamanisme explique certainement leur rencontre. Ce disque marque par la disparition du geste au profit de l'événement sonore. On ne sait plus vraiment qui fait quoi, et la question ne se pose pas. C'est la création d'un environnement autant propice à l'angoisse qu'à la méditation. Nous sommes dans un état onirique, face à des scènes troubles, comme floues, ou dissimulées derrière un voile, dans une attente permanente et entretenue qui crée une tension, la peur de ce qui pourrait arriver, de ce qui pourrait nous exploser en pleine gueule. Quant à savoir ce qui est caché à notre entendement, je dirais que c'est une scène de crime, nous sommes arrivés après (trop tard diront certains), et c'est le cadavre de la musique elle-même qui donne à Hilt ce sentiment de putréfaction. Le cadavre de la musique dévoré par le son.

In R&C 132 – Juin 2022

EVAPORI

DIA-LOGOS

FRAGMENT FACTORY FRAG050

Une masse plaintive, lente et organique, tel du métal en fusion, ou la charge du léviathan hors des eaux, avec une sauvagerie dissimulée. Un grouillement permanent, un bourdonnement accidenté, une menace lointaine puis surviennent des lignes de tension sur lesquelles s'accrochent des étincelles métalliques. Soudain des voix (?) surgissent des profondeurs pour brusquement résonner comme autant de poésie brut et sauvage, spontanée et virulente. On assiste à la naissance d'un discours. La spontanéité continue

pour se dissoudre dans une nouvelle masse plus électronique et étendue mais toujours très accidentée qui résonne comme le voile déformant de l'écoute préalable. L'ombre d'un compositeur comme Iannis Xenakis plane sur ce disque.

Evapori avec Martin Lau, voix, Peter Schlewinski, batterie, Markus Wettstein, pièces de métal, Ditterich v. Euler-Donnersperg, voix.

Une chronique en temps réel.

In R&C 125 – Septembre 2020

DANIELA FROMBERG & STEFAN ROIGK

UNFAMILIAR HOME

EDITIONS TELEMAR 923.09 - 2021

Depuis la chute du mur fin 1989 et la réunification allemande qui l'a suivie, la ville de Berlin a vécu une véritable mutation. Les quartiers de l'Est comme Prenzlauer Berg sont devenus l'idylle d'une vie alternative et la base de nombreux artistes du monde entier, délaissant l'Ouest comme Kreuzberg par exemple, avant d'aller ensuite vers Neukölln dans un processus de gentrification exacerbé. Cette mutation est aussi marquée par des rénovations architecturales, parfois synonymes de hausses de loyer. Il faut éviter l'effondrement de ces nouvelles constructions\*.

C'est ce qu'ont vécu les deux artistes, Daniela Fromberg et Stefan Roigk. Pendant deux ans, l'immeuble dans lequel ils habitaient a été entièrement rénové. Sur les périodes où ils pouvaient encore rester sur place, ils ont enregistré de l'intérieur, calfeutrés, tous les bruits et sons de cette transformation. Au final, ils avaient collecté plus de 400 heures d'enregistrement. Après un long travail de sélection, ils ont créé une installation à base de matériaux récupérés sur le chantier, principalement des portes et des fenêtres auxquelles sont attachés des haut-parleurs de type vibreurs qui diffusent cette trace sonore. Le disque est une réduction stéréophonique pensée pour l'écoute domestique et ça fonctionne ! On est la tête plongée dans un événement sonore qui prend sa source dans ces travaux mais la dépasse pour ouvrir sur un autre espace dont toujours nous sommes le centre. Espace d'actions filtrées jouxtant proximité et anecdotes dans un relief percussif et accidenté, le champs du familier et du domestique transformé en un véritable théâtre des opérations... avec l'unique espoir d'un lointain accessible !

\* Einstürzende Neubauten

In R&C 133 – Septembre 2022

JEAN-PHILIPPE GROSS

CURLING

EICH 001

Composée en février 2018, cette pièce électroacoustique, ici dans une version de 22 minutes, est basée sur un enregistrement d'un match de Curling, vous savez ce sport en général diffusé très tard la nuit sur les chaînes de télévision publique et qui consiste à faire glisser une pierre en granite le plus près possible d'une cible circulaire, avec un ou une lanceuse et des balayeurs. Rares sont celles et ceux qui peuvent en témoigner entièrement, car on tombe très vite dans le sommeil devant un tel spectacle.

Séparé de sa source visuelle, le match de Curling devient une épreuve dramatique, une tragédie polaire, une attente terrifiante. Cet événement sportif ici résumé à des voix et quelques frottements sur glace, s'accroche sur une trame électronique dense, profonde et qui toujours garde une fonction, celle d'une surface de fixation.

À travers cette composition, Jean-Philippe Gross explore un classique formel de la musique électroacoustique, la figure sur fond, et il va même jusqu'à l'épuiser, la désintégrer.

La perception de l'image sonore est ici tellement claire que paradoxalement, on en arrive à douter des rôles et des fonctions, qui est figure et qui est fond ? Cette ambiguïté arrive ainsi à offrir plusieurs degrés successifs et contradictoires d'une même sensation.

Curling est un moment prélevé brutalement d'un théâtre sonore mystérieux et tendu, loin de toute notion de phonographie ou de field recording, sans volonté de témoigner d'une réalité, c'est une lutte équivalente à celle d'Eros et de Thanatos.

Décrire une pièce sonore, ce n'est pas raconter la fin d'un film, rassurez-vous, vous pourrez lire cette chronique et vous plonger dans « Curling » l'oreille vierge. Et c'est tout ce que je vous souhaite tellement l'expérience est grande et prenante.

Eich est une nouvelle étiquette de disque consacrée au travail de Jean-Philippe Gross. Viennent aussi de sortir, « Reflex » une pièce en treize parties interprétée sur un système modulaire Serge, et « Dénombrement » en duo avec Stéphane Garin.

In R&C 122 – Décembre 2019

WILL GUTHRIE

NIST-NAH

BLACK TRUFFLE BT057

Depuis 2010 environ, et surtout son disque solo "Sticks, Stones & Breaking Bones", le batteur Will Guthrie développe un jeu autant marqué par la polyrythmie que par l'endurance, une oreille toujours collée vers un free jazz historique chicogoan, une autre sur la musique gnaoua, le cœur dans le hip hop, et les yeux tendus vers des horizons infinis. Mais la tête toujours loin du fameux drum solo !

Après plusieurs séjours en Indonésie et plus particulièrement à Java, c'est maintenant le gamelan qui est au cœur de son travail. Certains considèrent que le gamelan ne constitue en réalité qu'un seul instrument de percussion. Pour d'autres, c'est un orchestre qui dépasse la percussion puisqu'on y trouve aussi cordes, flûtes et chant. C'est en tout cas un terme qui désigne tout à la fois l'ensemble, l'instrument et la musique. Cette dernière est marquée par la notion de cycle, des ruptures rythmiques et une gamme chromatique si particulière qu'elle marqua de nombreux compositeurs occidentaux.

Autant portées par le point que la multitude, les six pièces pour métalphones, tambours à main et gongs qui constituent "Nist-Nah" ont été enregistrées en solo mais en utilisant la multiplication rendue possible par l'enregistrement car le gamelan se joue nécessairement à plusieurs. Et il est étonnant dans ce disque de ressentir à ce point le gigantisme tentaculaire, la masse et le volume de l'instrumentarium. Et c'est dans une attitude concrète, cette réflexion générale sur le "faire" et l' "entendre", que Will Guthrie l'aborde, tissant dans une accumulation de fréquences et de structures rythmiques des répétitions qui littéralement nous emportent avec elles.

Il n'est ni question ici d'un new age façon écoute profonde, ou d'un exotisme world, mais de la même musique que Will Guthrie joue depuis une longue décennie maintenant.

L'instrumentarium change mais pas la pensée et l'attitude musicales.

On peut aussi considérer ce disque comme la bande annonce de l'ensemble du même nom qui va jouer très bientôt cette musique en concert.

In R&C 123 – Mars 2020

MP HOPKINS AND MARK HARWOOD

DISFIGURED WITH ABBREVIATIONS

PENULTIMATE PRESS, LP, PP36 - 2018

C'est comme si quelques années de domination numérique avaient suffi pour faire détester le support CD, la rigidité du binaire, et l'aspect clinique d'un son trop propre, trop parfait, trop surmasterisé. En réaction les labels resorted des vinyls, et même des K7

pour certains, les studios réutilisent de la bande magnétique, et les synthés modulaires (plus ou moins analogiques) font la loi.

Et c'est la course à l'éternelle réédition ! Vous pouvez réécouter en vinyl - la plupart du temps mal gravés - ce que vous aviez découvert en CD et pour les plus vieux d'entre nous ce que vous aviez déjà revendu en vinyl.

Activité marchande déprimante qui empêche même la découverte de nouveaux artistes et l'expérimentation musicale.

Ceci en étant dit de quoi va-t-on causer ici.

Un duo avec d'un côté un faiseur de sons et de mots australien qui depuis une poignée d'années marque son territoire sur des labels tels que Penultimate Press, Vittelli, Aussenraum Records... et de l'autre un second australien émigré en Grande Bretagne, faiseur de sons - projet solo sous le nom de Astor - et de situations telles que Synaesthesia ou Penultimate Press. D'un côté et de l'autre est important car ils sont séparés d'un hémisphère et de quelques milliers de kilomètres. Une distance et une séparation qui vont dicter un mode de travail inspiré du cadavre exquis ou du mail art. L'idée n'est pas de rechercher le comment c'est fait car aucune importance. On pourra dire qu'il y a des bruits divers, des voix, une électronique un brin kitsch, et surtout des bandes et des cassettes qui viennent marquer le son d'une fragilité toute magnétique. Mais qu'est-ce que l'on ressent ? On semble projeter dans l'intimité même des auteurs, un univers trouble peuplé de souffles de bande, de bruits de micros, d'une rumeur menaçante avec des fragments de voix dans un temps suspendu. Une forme labyrinthique née d'une rencontre sonore aléatoire prends forme au fur et à mesure des écoutes.

Ils se disent inspirés par Philip K. Dick qui d'une part a toujours été une bonne raison littéraire d'expérimenter quelques produits hallucinogènes illicites et d'autre part colle parfaitement à toutes les dérives spatio-temporelles possibles. On pourra aussi évoquer Michel Chion et ses mélodrames concrets ou Robert Ashley et ses rêves enregistrés. Un vinyl sorti dans un tirage limité de 250 copies que l'on ne pourra que vous recommander d'acquérir de toute urgence.

In R&C 119 – Mars 2019

KRISTOFF K.ROLL AVEC JEAN-MICHEL ESPITALIER

WORLD IS A BLUES

MAZETO SQUARE ISBN9782380280180

Carole Rieussec et Jean-Kristoff Camps sont le duo Kristoff K.Roll. Deux noms que les lecteurs et lectrices de R&C connaissent depuis longtemps puisque l'une et l'autre participent à l'équipe rédactionnelle depuis de nombreuses années. Deux musiciens électroacousticiens qui ont compris depuis longtemps les pouvoirs du son enregistré, qu'ils soient politique, social ou poétique. Deux artistes réellement et explicitement engagés dans la transformation de la vie quotidienne et qui, très vite, ont découvert ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes. Deux artistes qui n'ont pas de cadavre dans la bouche et vont sur le motif même de la lutte, en dehors de l'isolation du studio. Car même si le compositeur de musique concrète est par définition engagé, dans cet aller-retour permanent entre le faire et l'entendre, entre les micros et les hauts-parleurs, dans les métamorphoses infinies du son fixé, sortir du studio pour s'engager (je ne parle pas de militantisme) dans la vie sociale est hélas plus rare, et en tout cas moins connu, et surtout moins témoigné dans un retour musical.

*World is a blues* est un hommage aux exilé.e.s et fait participer les intéressé.e.s au projet artistique, écrivant et lisant des textes, enregistrés ou en direct.

*World is a blues* regroupe également les participations de Anne Kawala, Patrice Soletti,

Marc Siffert, Claire Bergerault, Daunik Lazro, Christian Pruvost, Touski.

*World is a blues* s'ouvre sur le son d'un train — le son plaque tournante de tous les sons — une évocation du voyage, de la fuite, ou d'un *grand véhicule* vers l'ailleurs...

*World is a blues* questionne la traduction, celle des témoignages, celle de la musique, celle de l'implication, et comment percevoir l'horreur et l'entendement d'un tel vécu. Le choix du blues, ou en tout cas de son interprétation, et du genre chanson, s'essaye à accorder un contenant et un contenu — récits de voyage qui remplacent les chants de travail aux champs — et à créer des liens historiques avec les esclaves africains arrivés de force aux Etats-Unis d'Amérique et pour qui déjà le train était le moyen de quitter le Sud rural pour le Nord industriel. C'est aussi une réelle prise de risques pour les deux auteurs qui se lancent dans le chant et l'instrumental, s'éloignant ainsi de leur pratiques habituelles. Et si comme le considère LeRoi Jones, le début du blues est un des débuts du Noir américain, *World is a blues* ne serait-il pas la musique de ces survivants, ces nouveaux esclaves d'un système occidental se protégeant au-delà de ses frontières, et préférant exploiter la misère plutôt que de la faire disparaître ?

A l'heure où le paysage national est monopolisé par les passages fulgurants du nouveau super héros Pouvoir d'Achat, qui de son regard cinglant transforme tout le monde en consommateur d'une production capitaliste destinée à disparaître aussitôt consommée, on se demande où pourrait être Pouvoir de Vivre. On en arrive même à le regretter un peu. On le cherche ici et là et je me demande si il n'est pas largement présent dans ce disque.

Juin 2022

ANTHONY LAGUERRE

MYOTIS

LP + CD, Vand'Oeuvre

Anthony Laguerre, batterie, harmonica, unité de réverbération et feedback.

Dans l'approche expérimentale de la musique, un titre de disque peut guider et transformer une écoute. Il peut être aussi simple et direct que ce que l'on écoute, comme par exemple chez Alvin Lucier, ou anonyme pour tenter de garder la virginité de l'écoute comme chez Francisco López. Quoiqu'il en soit, il dit quelque chose, et donc dirige l'écoute.

Myotis, et je l'apprends ici, désigne un genre de chauves-souris, ce qui me fait penser directement à l'écholocalisation, une technique de repérage sonore utilisée par ces mammifères. Et donc j'écoute les sept pièces de ce disque comme autant d'études, de stratégies exploratrices d'une musique en construction, sept pièces qui toutes agissent comme des continuums plus ou moins accidentés, avec un choix d'instruments, une sélection de percussions, une stratégie d'emplacement des microphones, des continuums qui tentent de définir un horizon, de décrire une forme, par l'écho renvoyé. La batterie appréhendée comme une écriture de l'espace, sans s'interdire parfois des lignes mélodiques.

Anthony Laguerre, pour parler vite, vient plus d'un milieu rock, après dix ans dans le projet Filiamotsa, et ce premier disque solo tente de remettre à l'heure les pendules d'une pratique musicale en pleine évolution, désireuse de quitter les sentiers battus d'un genre déprécié, d'explorer de nouvelles contrées, mais sans pour autant renier quoique ce soit. In R&C 122 – Décembre 2019

ERIKM / ANTHONY PATERAS

ALBEDO

VANDOEUVRE VDO 1951 LP + CD

Academic en anglais axe plus le fait que la personne qualifiée a fait des études classiques sans compétences pratiques particulières. En français, c'est plus lié à des œuvres ou artistes qui respectent excessivement les formes et les conventions, soit une absence d'originalité qui se transforme en un art pompier, au-delà du savoir-faire réel ou pas. Et bien on peut affirmer que la production électroacoustique de ces vingt dernières années est de plus en plus académique, une normalité assurée par des nouveaux outils de production où les gimmick font la loi comme par exemple la forme tension / détente, l'enregistrement extérieur (field recording) pour créer de l'émotion, l'obligation du drone ambiant... et vas-y que ça pétarade, ça brille - c'est tout les jours Noël - avec un surmastering obligatoire.

Ce qui m'intéresse dans « Albédo », c'est justement de retrouver, entre autres, tous ces éléments que je viens de lister mais à des années lumières des poncifs du genre précité. eRikm joue des platines CDs avec des effets mis en boucles. Anthony Pateras joue du synthétiseur et échantillonneur. Tous les deux ont enregistré au studio du Centre Culturel André Malraux de Vandœuvre-lès-Nancy en 2017, joué live à travers l'Europe puis retravaillé cette matière pour créer ces deux pièces, « Nyctalope » et « Orbitale », qui fonctionnent comme les deux faces d'une même pièce de monnaie.

En écoutant ce disque, j'ai pensé au mot ciselure, à cet art de sculpter délicatement le métal au ciseau avec un soin minutieux des détails visant à atteindre la perfection. On conserve la virtuosité du geste telle qu'elle existe dans la création du son, l'esthétique fracassante de la fragmentation, la volonté de fixer la précision d'un détail infinitésimal, l'élasticité du temps, des effets psychoacoustiques et on rentre dans une forme, une composition, électroacoustique, qui prends le dessus sur le comment c'est fait, bref sur la dimension instrumentale.

Nous sommes projetés dans un espace sans limites, une immensité toute peuplée de micro-détails qui vivent dans l'espace de la stéréophonie.

Face au pouvoir réfléchissant d'une surface haut-parlante, nos oreilles reçoivent cette énergie réfléchiée tandis que celle incidente nourrit la profondeur imaginaire de ce disque.

In R&C 122 – Décembre 2019

MICRO\_PENIS

SÜRA WALD

CHOCOLATE MONK – CHOC.565

Il est toujours étonnant d'écouter des écrivains, cinéastes, chorégraphes ou philosophes parler de leur pratique, parfois radicalement et sans concessions; et puis quand ils abordent la musique, on se pince, ça va de Mylène Farmer à Hervé Guichard en passant pour les plus jeunes par Lomepale ou Orelsan. Il y a comme l'impossibilité de détruire la frontière du divertissement ou celle du soit-disant héritage français de la chanson à texte dont on ne pourrait s'échapper.

J'ai découvert il y a peu un magazine allemand issu des années 50 (Gondel pour ne pas le citer), façon pin-ups et stars de cinéma, genre littérature masculine, mais ô combien sage et gentille, même pas érotique. Et dans ce numéro qui datait de septembre 1966, une rubrique jazz-echo avec un article de Manfred Miller sur Peter Brötzmann !!! La traduction d'une époque qui était plus curieuse et où la middle class préférait l'art cinématique à la comédie musicale Notre-Dame de Paris, les spectacles de Maurice Béjart à Holiday on Ice, un temps où free jazz et musique électroacoustique étaient au goût du jour, vécus comme l'espoir d'un autre monde à venir.

En 1977, Peter Brötzmann et Han Bennink s'exilaient en Forêt-Noire avec moult instruments le temps d'un enregistrement in situ, Schwarzwaldfahrt paru la même année chez FMP. Micro\_Penis a revisité ces mêmes espaces du Bade-Wurtemberg, non pas

pour rendre hommage (comment pourraient-ils faire une telle action ?), mais pour retourner sur les lieux du crime, interroger l'espace, découvrir si il avait pu en garder des traces ou non. Et tout cela avec de nombreux tuyaux, percussions, micros et enregistreurs. A l'heure où l'on mélange facilement l'image et ce quelle représente, (comme par exemple accepter de comprendre qu'un mouvement comme Just Stop Oil (mouvement que je ne connais pas par ailleurs et dont je me moque éperdument) n'attaque pas la sacro sainte culture encensée par les mêmes du début, mais uniquement sa protection: c'est des vitres qu'ils aspergent, pas des œuvres), où l'on réédite, copie et imite, Micro\_Pénis prends la tangente pour - et c'est au choix - une réappropriation psychogéographique (comment un milieu géographique agit directement sur les émotions et le comportement des individus), la construction d'un faux ou une chasse aux fantômes.

Après, et comme d'habitude, ils éructent par tous les pores de leur peau, mais ils le font tellement justement. On en redemande !!!

In R&C 134 – Décembre 2022

BJ NILSEN/JUDITH HAMANN/SIGTRYGGUR BERG SIGMARSSON  
HEILIGENSTADT

FRAGMENT FACTORY, LP, FRAG53 – 2021

Le premier est un chasseur de sons suédois, la deuxième, australienne, joue du violoncelle, le troisième est un artiste sonore islandais. Une présentation en guise d'introduction qui ne dit rien ou tout l'inverse de ce qu'on va entendre. Mystère esthétique et cosmopolite renforcé par un titre, Heiligenstadt, qui désigne une ex-ville frontière entre les deux Allemagne séparées. Et il en est question de séparation, dans ce disque. Une première face à base de fragments d'enregistrements, avec un violoncelle filtré comme si extrait de vieux 78 tours, une fenêtre qui s'ouvre sur un univers onirique et féérique, avec un disque qui finalement semble plus se donner à entendre, se révéler lui-même comme source musicale, que partager sa gravure. Et en face B (on notera que la musique se continue mais si coupée par le changement de face), l'attrait du continuum avec une réinjection dans l'espace même de l'enregistrement, pour créer un amas de couches comme un effet de relief perdu dans la brume.

In R&C 132 – Juin 2022

FRÉDÉRIC NOGRAY

WILD NOISE HALL

FRÉQUENCES CRITIQUES, CD, FQFN - 2019

Il faudrait vraiment éviter d'utiliser le terme de field recording pour définir un genre musical. D'une part, c'est un signe de faiblesse et de fainéantise pour tout critique, et d'autre part en quoi le fait de sortir un ou des micros dans un endroit spécifique créerait un genre ?

Il faudrait dans l'absolu éviter d'utiliser le terme de field recording tout court. Ça ne veut rien dire. C'est comme ce terme de sample au lieu d'enregistrement. En quoi le studio ne serait pas déjà un site, un terrain, une zone géographique à explorer microphoniquement ?

Ceci étant dit de quoi va-t-on causer ici ?

Un disque de Frédéric Nogray avec des enregistrements réalisés entre mai et août 2012 sur la côte nord du Honduras dans des zones sauvages et éloignées de toutes activités humaines. C'est le propos de ce disque écrit blanc sur noir sur la pochette.

Presser *play* et c'est tout de suite se retrouver plongé dans le sonore sans apparition en fondu. Une situation qui préexiste à notre écoute. Et très vite aussi l'impression de réel

est brisé par un effet de montage. La source disparaît de suite (en tout cas moi je ne suis jamais allé là-bas mais je reconnais bien que nous ne sommes ni sur les plages de Bretagne ou de Normandie) ainsi que la prétention de reproduire le réel, au profit d'une véritable orchestration d'un flux intense, super-actif et à la limite de la violence. Un mur du son où – pour garder une écoute indicielle – vent et mer créent les fondations, la permanence sur laquelle s'accrochent des fréquences aiguës (cigales ou équivalents locaux) et parfois des solistes isolés (oiseaux piailleurs et/ou singes hurleurs).

On perçoit même à deux moments précis des bruits de micros ou des pas dans des herbes comme pour volontairement avouer une présence physique habituellement complètement effacée ou interdite dans un tel projet.

Ce volume sonore est-il celui que l'on vit en situation ? Ou bien a-t-il été créé de toutes pièces par Frédéric Nogray ? Plusieurs indices semblent répondre par l'affirmatif à la première question.

Wild Noise Hall est évidemment un clin d'œil à Harsh Noise Wall ce sous-genre de la musique noise qui repose sur la devise de son chef de file, Vomir, "pas d'idées, pas de changement, pas de développement, pas de divertissement, pas de remords".

Et Frédéric de préciser « pas de mots, pas de concept, que du son ». OK mais avec une grande écoute et pas mal de montage !

On peut aussi écouter ce disque - qui s'inscrit dans une série nommée « Honduras » avec déjà 10 sorties - avec un sac plastique noir sur la tête pour copier les noiseurs nihilistes, pour s'isoler dans l'écoute, mais aussi pour ne pas oublier la triste empreinte humaine sur ces zones géographiques.

In R&C 120 – Juin 2019

P16 D4

KÜHE IN 1/2 TRAUER

SONORIS, CD, SNS-22CD / LP, SNS-22LP

DISTRUCT

SONORIS, CD, SNS-23CD / LP, SNS-23LP

J'oserais dire que ces disques du groupe allemand P16.D4 ont été plus documentés et suivis que le mystérieux Bladder Flask réédité par le même label, Sonoris. Initialement parus en 1984 et 1985, ces disques ont déjà connu quelques retours en CD et maintenant au format initial. Ce qui sous-entendrait que malgré les années, les retirages et tout ce qui doit traîner sur l'Internet, l'intérêt et la curiosité sont toujours là. Et tant mieux car P16.D4 le mérite. Né aux débuts des années 80, ce groupe centré autour de Ralf Wehowsky (aka RLW), à l'époque limité à un trio, avait une approche très conceptuelle et structuraliste du son, et de la musique qui pouvait s'en échapper, loin de tout expressionnisme ou référence obligatoire au surréalisme qui habitait la scène de l'époque. Le nom P16.D4, car respectivement seizième et quatrième lettre de notre alphabet, exprime déjà un ordre et une radicalité, une organisation du sonore planifiée, où chaque élément dépend des autres et n'existe que dans sa relation par et avec les autres. On oublie alors les genres et les qualificatifs et on s'interroge sur le bruit et ses rapports conflictuels avec la musique à travers une réappropriation des outils de la musique concrète, une réinterprétation de l'improvisation libre, une relecture du rock germanique... et on lorgne sur des expériences brutes initiées dans les années 60.

La question de l'échange et de la transformation, bref du remix en quelque sorte, est également au cœur du travail de P16.D4. Et leur art du collage façon cut-up ou musique concrète initiale s'exprime parfaitement dans les contributions extérieures qu'ils commandent pour mieux les réagencer. On retrouve cela dans *Distruct* avec les participations parmi d'autres de DDAA, The Haters, Merzbow, Nocturnal Emissions ou

Nurse With Wound. Et n'oublions pas à l'époque que tout cela se passait par voie postale avec les aléas de temps qui vont avec. Ce que beaucoup d'artistes ont fait par contrainte pendant les confinements imposés sous l'effet Covid, P16.D4 le faisait par choix et volonté artistique.

Réécouter un groupe tel P16.D4, c'est aussi vivre avec son écoute et son âge, constater les transformations de notre perception. Ce qui pouvait sembler bruit et provocation à une époque est en fait une réelle structuration sonore qui résiste au passage du temps. Si l'on part du postulat que la musique commence quand on l'écoute, alors ce constat est évident.

In R&C 135 – Mars 2023

SABOTEUR

SABOTEUR

4iBRecords, Décimation Sociale, Nostromo 1999, Poço Records

Saboteur ou la preuve que tous ne sont pas encore enfermés et que la liberté survit outrageusement dans quelques espaces ici parisiens !

Sinon mon moteur de recherche DuckDuckGo me dit que Saboteur est un jeu de société où le monde souterrain se partage en deux catégories : les "Chercheurs d'or" et les "Saboteurs" qui ne se différencient pas physiquement, puisque ce sont tous des nains..., mais par leur philosophie de vie...

Que dire de plus ? Tout est là...

Yves Botz (Dustbreeders) et Romain Perrot (Vomir) exécutent vite et mal un travail en détériorant volontairement leurs outils et leur matériel, de manière à faire échouer leur propre action.

Nous savons depuis quelques décennies maintenant que les deux ressorts de la culture (asphyxiante à tous les étages) sont la notion de valeur et celle de la conservation. Nous n'ignorons pas non plus que pour abolir la valeur marchande, il faut détruire la valeur esthétique. Et c'est ainsi que se définit la position ambiguë de l'artiste. Si sa production n'est pas marquée au fer rouge d'un fort caractère personnel, ce qui implique une position individualiste, et par conséquent forcément antisociale et donc subversive, elle n'est de nulle apport.

C'est le nihilisme seul qui est constructif, il est le seul chemin qui mène son homme à s'installer dans la chimère.

Vive le sabotage ! Vivent Botz & Perrot !

In R&C 128 – Juin 2021

SUN STABBED

IN GIRUM IMUS NOCTE ET CONSUMIMUR IGNI

DOUBTFUL SOUNDS, LP, DOUBT20 - 2020

...ou la sensation de l'écoulement du temps.

Que s'est-il donc passé entre 1953, où un mur parisien de la rue de Seine se voyait graffiter l'inscription *Ne travaillez jamais* par un jeune sauvageon pas encore situ, et 2020, où le commerce français de tous bords hurlait *Laissez-nous travailler* !

Voilà donc une civilisation qui brûle, chavire et s'enfonce toute entière dans la marchandisation du monde, dans une aliénation elle-même revendiquée où l'acte de consommer - acheter et posséder le travail de l'autre - dépasse l'utilisation même de cette acquisition. Rendus étrangers à eux-mêmes, les humains errent dans le soleil couchant de cette cité qui laisse entrevoir encore quelques lueurs, plus à la recherche du pouvoir d'achat qu'à celui de vivre.

Que s'est-il donc passé ?

Le duo Sun Stabbed, Pierre Faure et Thierry Monnier, n'apporte aucune réponse. Leur disque ne vous fera ni grossir du pénis, ni gagner un abonnement à Valeurs Actuelles. Par contre, il accompagnera cette perte du monde dans une musique cannibale, où feedback, écho bancal, et autres effets de réinjection, métamorphoseront les guitares en papillons de nuit et il sonnera magistralement cette disparition donnant toute sa légitimité à ce titre autant palindromique que révolutionnaire.

In R&C 126 – Décembre 2020

TORBA

MUSIQUE INCONCRÈTE

FRAGMENT FACTORY FRAG49

Torba est le nom d'artiste de l'Italien Mauro Diciocia. Au-delà d'un titre qui veut jouer sur les mots et la référence à l'invention schaefferienne de 1948, on rentre dans ce disque comme dans un sillon fermé, puis on est projeté dans des saynètes plus ou moins intimes qui fonctionnent principalement par juxtaposition, parfois cut, parfois mixées les unes aux autres. Tout cela ressemble à une mise bout à bout de bribes de pièces où apparaissent, à travers des enregistrements de terrain réalisés entre autres sur cassette, ou en tout cas sur bande magnétique, des restes de musique, de paysage, d'intérieurs... fragilisés par l'instabilité plus ou moins involontaire de ce support, bref des ambiances posées hors de toute tension et de tout geste apparent de composition. Et c'est là qu'on comprend l'origine du titre qui est une sorte de référence "incomplète" à la musique concrète et qui expliquerait ce choix de non-composition. Une forme inaboutie revendiquée en tant que telle. Et c'est là aussi que reposent la force et la faiblesse de ce disque. La force car il y a dans ce disque un vrai univers, une sensibilité, le poids d'images délavées par la technologie utilisée (autant numérique que magnétique). Faiblesse car ce refus de la forme fragilise ces séquences qui se déploient devant nous dans leur plus simple appareil, et parce que cette non forme aurait pu être plus affirmée, soit dans une décision temporelle plus stricte, soit dans une image d'arrachement à un ouvrage plus volumineux. Bref tout ce que l'on entend est charmant, sensible et imagé, mais l'impression d'avoir déjà entendu ça ailleurs fatigue, comme si un nouveau genre électroacoustique se dessinait, en auto émerveillement permanent, touché par cette sensibilité exacerbée, cette redécouverte du support, et ce presque rien dans la fabrication, mais surtout auto-hypnotisé par son propre flux, bloqué par ses ornières naturalistes.

In R&C 123 – Mars 2020

LOUP UBERTO

RACCONTO ARTIGIANO

THREE:FOUR RECORDS TFR060

J'ai toujours été dubitatif sur ce que je nommerais le retour des sabots, soit ce revival folkloriste proche de certaines musiques électroacoustiques, comme chez La Novia, Sourdurent, Pancrasse et Cie... Que l'on veuille souligner les parallèles entre bourdons avant-gardistes et musiques traditionnelles, ok, et Henry Flynt l'a fait depuis plusieurs décennies, Ellen Fullman également, Alain Savouret aussi d'une autre manière. Mais parfois, ça sent un peu trop le camphre, comme un vieux vin bordelais qui devrait sentir obligatoirement le bois. On se rassure avec les ersatz qu'on a sous la main. Sans retirer par ailleurs l'intérêt de ces musiques, la question n'est pas là, mais plus dans la résurgence d'un ancien muséifié, dans la fétichisation de la valeur d'échange qui prends le dessus sur la valeur d'usage. Passé le vocabulaire d'un vieux con marxiste, on pourrait aussi parler de la machine à bourdon devenant le djembé de l'an 2000. Loup Uberto s'inscrit dans cette démarche avec ses différents projets. Mais quand j'écoute ce disque

solo, j'entends tout autre chose. Déjà un disque pensé comme objet avec deux faces qui fonctionnent en miroir par les dispositifs utilisés - et là je ne peux m'empêcher de penser au Requiem de Michel Chion - je parle du disque et non de la musique.

Loup Uberto chante des choses qui de suite semblent issues de traditions italiennes par exemple, mais c'est d'abord la voix et son enregistrement qui nous emportent et pas son signifié. Ensuite il développe des stratégies simples dans leur dispositif technique pour jouer du feedback, il souffle ou frappe des tuyaux ou des peaux et traduit dans son action un lien avec un organique qui transcende les époques. "Racconto Artigiano" agit chez moi comme un "Transport" de Ghédalia Tazartès, soit une brutalité spontanée et incongrue qui rappelle les paroles de Raoul Vaneigem dans son "Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations" : "La spontanéité est le mode d'être de la créativité individuelle. Elle est son premier jaillissement, encore immaculé ; ni corrompu à la source, ni menacé de récupération."

In R&C 125 – Septembre 2020